



Sir Geo. - Etienne Cartier

Dernière Entrevue

Par LE CHERCHEUR

LE DON d'un portrait de feu sir George E. Cartier, au Musée Ramesay, a fourni une excellente occasion de réveiller des souvenirs, de réparer un peu le tort fait à un homme vraiment grand par la conspiration du silence organisée et maintenue autour de son œuvre et de sa mémoire par des intérêts de parti, ou plutôt de coteries. Le temps est venu où cette figure pourra se déployer à sa juste ampleur, et dans l'Histoire, et dans l'estime de sa race. L'historien Decelles a mis hache en bois par un coup de maître; d'autres ont suivi ou s'y apprêtent. Pour ma part, je ressuscite une page d'Oscar Dunn, écrite en octobre 1873. Page que peu de gens ont lue et qui a la valeur d'un document historique.

* * *

"Durant les derniers jours que Sir George E. Cartier a passés à Montréal avant son départ pour l'Angleterre, où la mort l'attendait, ses admirateurs et ses amis, disait Dunn, n'ont cessé d'aller le voir, malgré les ordres du médecin qui constatait chez l'illustre malade les effets de la fatigue. Mais tous voulaient lui serrer la main, se disant que c'était peut-être la dernière fois, et lui, plus frappé probablement qu'il ne le laissait voir, les recevait avec une cordialité exempte de cette brusquerie qui n'excluait cependant chez lui ni l'estime ni la sympathie.

La veille de son départ, je pus le voir, après beaucoup d'autres, vers midi. Il était harassé, affaîssé. Après quelques minutes de conversation, j'allais me retirer, lorsqu'il me dit:—"Ass-tion, j'ai fatigué des visites, il faut que je prenne mon lunch, je ne recevrai personne d'ici à une heure.—Savez-vous, ajouta-t-il, si un tel est en ville?"

Je répondis que je l'ignorais.—"Il doit y être, reprit-il, mais il ne viendra pas me voir: il va faire comme en 1862 lorsque nous sommes tombés du pouvoir."

Puis après un moment de réflexion:—"Il ne faut pas qu'un homme politique se laisse affecter par l'ingratitude de ses partisans ou du peuple en général; cette misère se voit partout,

ce n'est qu'un détail, et l'homme politique doit regarder plus haut, s'occuper du principal, c'est-à-dire des grandes mesures dont le pays a besoin. Dans un jeune pays comme le nôtre surtout, il ne faut pas calculer au jour le jour, mais savoir affronter les préjugés pour faire certaines choses qui ne seront comprises et appréciées que plus tard."

Sir George parlait, non pas avec son emportement ordinaire, mais d'un ton calme, grave même, en s'interrompant de temps à autre. Il continua:

"J'ai fait adopter, voyez-vous, bien des lois que l'on regardait dans le temps comme absurdes et dont on reconnaît la sagesse aujourd'hui. Ce sont ces grandes mesures-là qui m'ont permis de conduire le parti conservateur, car chaque fois qu'un événement venait justifier mes prévisions, la confiance de mes partisans augmentait: c'est pour cela que j'ai souvent récapitulé le passé dans mes discours. Lorsque l'on a en mains une grande mesure comme, par exemple, la tenure seigneuriale ou la décentralisation ou la représentation d'après la population, on peut toujours retenir son monde autour du drapeau. Pourquoi nous sommes-nous tant affaiblis de 1860 à 1862? Parce que nous n'avions pas à notre service une grande idée, susceptible d'empoigner sur le champ les esprits. Les rouges, eux, n'ont pu se maintenir parce qu'ils n'avaient pas de projets élevés. Vous avez vu que nous-mêmes nous avons remporté la plus éclatante victoire, lorsque nous avons pu lancer le grand projet de la Confédération: les exigences et les intérêts personnels s'effacent en présence d'une vaste entreprise. Au contraire, les personnalités les moins importantes s'affirment devant un destin qui ne dépasse pas leur hauteur..."

M. Cartier s'arrêta quelques instants, et reprit:

"Le projet du Pacifique n'est pas encore complet, mais lorsque l'affaire sera en marche, notre parti sera en danger. Moi, je suis trop vieux pour les nouvelles luttes qu'il faudra soutenir alors. J'ai maintenu le parti autour de l'idée de Confédération, mais le Pacifique est